

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE FRANÇAISE

Pour mes amis allemands.

Table des auteurs

	page		page
<u>Chansons de geste</u> (12 ^{ème} siècle)	<u>3</u>	<u>Alphonse de LAMARTINE</u> (1790-1869)	37
<u>RUTEBEUF</u> (vers 1230 - vers 1285)	<u>5</u>	<u>Alfred de VIGNY</u> (1797-1863)	39
<u>Christine de PISAN</u> (vers 1364-vers 1431)	<u>6</u>	<u>Victor HUGO</u> (1802-1885)	43
<u>Charles d'ORLÉANS</u> (1394-1465)	7	<u>Gérard de NERVAL</u> (1808-1855)	48
<u>François VILLON</u> (1431-vers 1463)	8	<u>Alfred de MUSSET</u> (1810-1857)	49
<u>Marguerite de NAVARRE</u> (1492-1549)	10	<u>Théophile GAUTIER</u> (1811-1872)	51
<u>Lazare de BAÏF</u> (vers 1496-1547)	11	<u>Charles BAUDELAIRE</u> (1821-1867)	53
<u>Clément MAROT</u> (1497-1544)	12	<u>Théodore de BANVILLE</u> (1823-1891)	56
<u>Christophe PLANTIN</u> (1514-1589)	14	<u>Stéphane MALLARMÉ</u> (1842-1898)	57
<u>Joachim DU BELLAY</u> (1522-1560)	15	<u>José-Maria de HÉRÉDIA</u> (1842-1905)	58
<u>Pierre de RONSARD</u> (1524-1585)	17	<u>Anatole FRANCE</u> (1844-1924)	60
<u>Théodore Agrippa d'AUBIGNÉ</u> (1552-1630)	20	<u>Paul VERLAINE</u> (1844-1896)	61
<u>François de MALHERBE</u> (1555-1628)	21	<u>Jean RICHEPIN</u> (1849-1926)	63
<u>Pierre CORNEILLE</u> (1606-1684)	22	<u>Arthur RIMBAUD</u> (1854-1891)	64
<u>Paul SCARRON</u> (1610-1660)	26	<u>Albert SAMAIN</u> (1858-1900)	66
<u>Jean de LA FONTAINE</u> (1621-1695)	27	<u>Edmond ROSTAND</u> (1868-1918)	67
<u>Jean-Baptiste Poquelin dit MOLIÈRE</u> (1622-1673)	30	<u>Pierre LOUÏS</u> (1870-1925)	69
<u>Jean RACINE</u> (1639-1699)	31	<u>Paul VALÉRY</u> (1871-1945)	70
<u>Philippe FABRE D'ÉGLANTINE</u> (1750-1794)	35	<u>Charles PÉGUY</u> (1873-1914)	72
<u>André CHÉNIER</u> (1762-1794)	36	<u>Guillaume APOLLINAIRE</u> (1880-1918)	73

CHANSONS DE GESTE

Les origines orales des chansons de geste remontent au haut moyen-âge. Elles content les exploits de héros légendaires, inspirés de faits d'armes de l'époque carolingienne (750-850), ayant souvent pour cadre la lutte contre les Maures, ou Sarrasins, établis en Espagne, et/ou les rivalités entre chevaliers.

Lentement mûries par les générations de déclamants, les chansons de geste ont été transcrites et organisées au 12^{ème} et 13^{ème} siècles en trois cycles principaux, au prix de compléments parfois un peu laborieux. Cet effort de structuration aboutit à un foisonnement de deux cents textes, de 1500 à 18000 vers chacun. C'est un genre épique comparable aux cycles anglo-saxons ou germaniques, ou encore aux sagas scandinaves.

Les chansons de geste sont écrites en langue d'oïl, dont le français est issu. On perçoit facilement dans le texte d'origine les réminiscences du bas latin. On trouvera ci-après des transcriptions modernisées plus lisibles.

Chanson de Roland

Roland se trouvait à la tête de l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, s'en retournant en France après avoir guerroyé en Espagne. Alors que le roi a déjà franchi les montagnes à la tête du gros des troupes, Roland, trahi par Ganelon, est attaqué par les Maures.. Pour prévenir le roi, Roland sonne de l'olifant, avec tant de force qu'il en mourra.

Le comte Roland a la bouche sanglante, et de son front la tempe s'est rompue;
il sonne de l'olifant avec douleur, avec angoisse.

Charles l'entend, et ses Français aussi.

Et le roi dit: "Ce cor a longue haleine."

Le duc Naimés répond: "C'est qu'un baron y met toute sa peine! J'en suis sur, on livre bataille.

Celui-là a trahi Roland, qui de vous dérober!

Armez-vous, criez votre cri de guerre, et secourez votre noble maison.

Vous avez assez entendu la plainte de Roland."

....

Co sent Rollant que la mort li est pres:
Par les oreilles fors s'e ist li cervel.
De ses pers priet Deu ques apelt,
E pois de lui a l'angle Gabriel.
Prist l'olifan, que reproce n'en ait,
E Durendal, s'espee, en l'altre main.
Plus qu'arcbaïeste ne poet traire un quarrel,
Devers Espagne en vait en un guaret;
Muntet sur un tertre; desuz dous arbres bels
Quatre perruns i ad, de marbre faiz;
Sur l'erbe verte si est caeit envers:
La s'est pasmet, kar la mort li est pres.

Li quens Rollant se jut desuz un pin ;
Envers Espagne en ad turnet sun vis.
De plusurs choses a remembrer li prist :
De tantes teres cum li bers cunquist,

Roland sent que la mort est proche pour lui:
par les oreilles sort la cervelle. Pour ses pairs, il
prie Dieu, il le prie de les appeler;
pour lui-même, il prie l'ange Gabriel.
Il prend l'olifant, pour être sans reproche,
et Durandal, son épée, dans l'autre main.
Plus loin qu'un arbalète ne peut tirer un carreau,
sur la terre d'Espagne, il va en un guéret;
il monte sur un tertre; là, sous deux beaux arbres,
il y a quatre perrons, faits de marbre;
sur l'herbe verte il est tombé à la renverse:
là il s'est évanoui, car la mort lui est proche.

Le comte Roland est étendu sous un pin.
Vers l'Espagne il a tourné son visage.
De bien des choses le souvenir lui revient,
de tant de terres que le baron a conquises,

De dulce France, des humes de sun lign,
 De Carlemagne, sun seignor, kil nurrir.
 Ne poet muer n'en plurt e ne suspirt.
 Mais lui meïsmes ne volt mettre en ubli,
 Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit :
 " Veire Patene, ki unkes ne mentis,
 Seint Lazaron de mort resurrexis,
 E Daniel des leons guaresis,
 Guaris de mei l'anme de tuz perilz
 Pur les pecchez que en ma vie fis!"
 Sun destre guant a Deu en puroffrit;
 Seint Gabriel de sa main l'ad pris.
 Desur sun braz teneit le chef enclin;
 Juntas ses mains est alet a sa fin.
 Deus tramist sun angle Cherubin,
 E seint Michel del Peril;
 Ensembl'od els sent Gabriel i vint.
 L'anme del cunte portent en pareis.

de la douce France, des hommes de son lignage,
 de Charlemagne, son seigneur, qui l'a formé.
 Il ne peut s'empêcher de pleurer et de soupirer.
 Mais il ne veut pas s'oublier lui-même.
 Il ba sa coulpe et demande pardon à Dieu :
 " Père véritable qui jamais ne mentis,
 toi qui ressuscitas saint Lazare
 et qui sauvas Daniel des lions,
 sauve mon âme de tous les périls
 pour les péchés qu'en ma vie j'ai commis! "
 Il a offert à Dieu son gant droit,
 saint Gabriel de sa main l'a pris.
 Sur son bras il tenait sa tête inclinée;
 Les mains jointes, il est allé à sa fin.
 Dieu envoya son ange Chérubin
 et saint Michel du Péril;
 Et avec eux vint saint Gabriel
 Ils emportent l'âme du comte en paradis.

Raoul de Cambrai

Raoul et Bernier s'exercent à la lance :

Raoul bondit en selle, et chausse les étrières;
 Il étend les mains, passe à son bras son écu à bandes d'or, saisit sa lance.
 Au bout de la place on a dressé la quintaine;
 Elle est faite d'un haubert double porté par un double poteau et couvert par un double écu.
 Il baisse sa lance et va la frapper de plein élan.
 Les écus craquent et volent en éclats, sans que Raoul ait dans ses arçons bougé.
 Le bel enfant! disent les Français. Dès maintenant, il pourrait défendre le fief de son père...
 Puis Bernier éperonne son cheval, baisse sa lance;
 Il heurte la quintaine avec tant de force que les écus en sont rompus,
 les deux hauberts troués. Les deux pieux renversés par le choc.
 Cependant, le vassal n'a pas chancelé.
 Toutes les dames se lèvent, tout le monde l'acclame;
 Quel coup de baron! Ogier le Danois n'avait pas le bras plus vigoureux!
 Qui frappe ainsi mérite le royaume.

RUTEBEUF (vers 1230 - vers 1285)

La Complainte (fragments)

Que sont mes amis devenus
 Que j'avais de si près tenus
 Et tant aimés
 Ils ont été trop clairsemés
 Je crois le vent les a ôtés
 L'amour est morte
 Ce sont amis que vent me porte
 Et il ventait devant ma porte
 Les emporta

Avec le temps qu'arbre défeuille
 Quand il ne reste en branche feuille
 Qui n'aille à terre
 Avec pauvreté qui m'atterre
 Qui de partout me fait la guerre
 Au temps d'hiver
 Ne convient pas que vous raconte
 Comment je me suis mis à honte
 En quelle manière

Que sont mes amis devenus
 Que j'avais de si près tenus
 Et tant aimés
 Ils ont été trop clairsemés
 Je crois le vent les a ôtés
 L'amour est morte
 Le mal ne sait pas seul venir
 Tout ce qui m'était à venir
 M'est advenu

Pauvre sens et pauvre mémoire
 M'a Dieu donné, le roi de gloire
 Et pauvre rente
 Et droit au cul quand bise vente
 Le vent me vient, le vent m'évente
 L'amour est morte
 Ce sont amis que vent emporte
 Et il ventait devant ma porte
 Les emporta

(adapté en français moderne)

Rutebeuf est le plus illustre des poètes du XIII e siècle, mais on ne sait quasiment rien de lui, pas même son prénom.

Christine de PISAN (vers 1364 - vers 1431)

Ballade : Seulette suis

Seulette suis et seulette veux être,
 Seulette m'a mon doux ami laissée,
 Seulette suis, sans compagnon ni maître,
 Seulette suis, dolente et courroucée,
 Seulette suis en langueur mésaisée,
 Seulette suis plus que nulle égarée,
 Seulette suis sans ami demeurée.

Seulette suis à huis ou à fenêtre,
 Seulette suis en un anget muchée,
 Seulette suis pour moi de pleurs repaître,
 Seulette suis, dolente ou apaisée,
 Seulette suis, rien n'est qui tant me siée,
 Seulette suis en ma chambre enserrée,
 Seulette suis sans ami demeurée.

Seulette suis partout et en tout être,
 Seulette suis, où je vais où je siée,
 Seulette suis plus qu'autre rien terrestre,
 Seulette suis, de chacun délaissée,
 Seulette suis, durement abaissée,
 Seulette suis souvent toute éplorée,
 Seulette suis sans ami demeurée.

Princes, or est ma douleur commencée :
 Seulette suis de tout deuil menacée,
 Seulette suis plus tainte que morée,
 Seulette suis sans ami demeurée.

Charles d'ORLÉANS (1394-1465)

(Recueil : Rondeaux)

Le temps a laissé son manteau

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de brouderie,
De soleil luyant, cler et beau.

Il n'y a beste, ne oyseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crie
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Riviere, fontaine et ruisseau
Portent, en livree jolie,
Gouttes d'argent, d'orfaverie ;
Chascun s'abille de nouveau
Le temps a laissé son manteau.

Yver, vous n'estes qu'un villain

Yver, vous n'estes qu'un villain !
Esté est plaisant et gentil,
En tesmoing de May et d'Avril
Qui l'accompaignent soir et main*.

Esté revest champs, bois et fleurs,
De sa livree de verdure
Et de maintes autres couleurs,
Par l'ordonnance de Nature.

Mais vous, Yver, trop estes plain
De nege, vent, pluye et grezil ;
On vous deust banir en essil**.
Sans point flater, je parle plain,
Yver, vous n'estes qu'un villain !

(*) matin

(**) exil

François VILLON (1431-vers 1463)

Ballade des dames du temps jadis

Dites-moi où, n'en quel pays,
 Est Flora la belle Romaine,
 Archipiades, ne Thaïs,
 Qui fut sa cousine germaine,
 Echo, parlant quant bruit on mène
 Dessus rivière ou sur étang,
 Qui beauté eut trop plus qu'humaine ?
 Mais où sont les neiges d'antan ?

Où est la très sage Héloïse,
 Pour qui fut châtré et puis moine
 Pierre Esbaillart à Saint-Denis ?
 Pour son amour eut cette essoine.
 Semblablement, où est la roïne
 Qui commanda que Buridan
 Fût jeté en un sac en Seine ?
 Mais où sont les neiges d'antan ?

La roïne Blanche comme un lis
 Qui chantait à voix de sirène,
 Berthe au grand pied, Bietrix, Aliz,
 Haramburgis qui tint le Maine,
 Et Jeanne, la bonne Lorraine
 Qu'Anglais brûlèrent à Rouen ;
 Où sont-ils, où, Vierge souveraine ?
 Mais où sont les neiges d'antan ?

Prince, n'enquerrez de semaine
 Où elles sont, ni de cet an,
 Que ce refrain ne vous remaine :
 Mais où sont les neiges d'antan ?

L'Épithaphe de Villon ou " Ballade des pendus "

Frères humains, qui après nous vivez,
 N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
 Car, si pitié de nous pauvres avez,
 Dieu en aura plus tôt de vous mercis.
 Vous nous voyez ci attachés, cinq, six :
 Quant à la chair, que trop avons nourrie,
 Elle est pièce dévorée et pourrie,
 Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
 De notre mal personne ne s'en rie ;
 Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Se frères vous clamons, pas n'en devez

Avoir dédain, quoique fûmes occis
Par justice. Toutefois, vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis.
Excusez-nous, puisque sommes transis,
Envers le fils de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infemale foudre.
Nous sommes morts, âme ne nous harie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

La pluie nous a débués et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis.
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais nul temps nous ne sommes assis
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charrie,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Prince Jésus, qui sur tous a maistrise,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
A lui n'ayons que faire ne que soudre.
Hommes, ici n'a point de moquerie ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Marguerite de NAVARRE (1492-1549)

Vous m'aviez dit que vous m'aimiez bien fort

Vous m'aviez dit que vous m'aimiez bien fort,
Bien fort, bien fort, et ainsi je l'ai cru,
Mais tôt après vous fîtes votre effort
D'en dire autant en un lieu que j'ai vu :
Bien fort, bien fort, vous l'aimez, je l'ai su.
Il vous faut trop de forces pour deux lieux
Si fort aimer, mais prenez pour le mieux
Deux bons ciseaux coupent notre amitié,
Et retenez l'autre, qui a vos yeux,
Forces et cœur : tant de double et gracieux
Satisfera trop bien de la moitié.

J'aime une amie entièrement parfaite

J'aime une amie entièrement parfaite,
Tant que j'en sens satisfait mon désir.
Nature l'a, quant à la beauté, faite
Pour à tout œil donner parfait plaisir ;
Grâce y a fait son chef d'œuvre à loisir,
Et les vertus y ont mis leur pouvoir,
Tant que l'ouïr, la hanter et la voir
Sont sœurs témoins de sa perfection :
Un mal y a, c'est qu'elle peut avoir
En corps parfait cœur sans affection.

Lazare de BAÏF (vers 1496-1547)**Adieu**

Faire ne puis sans deuil et déplaisir
Ce qu'il convient et force est que je fasse.
Devoir requiert ce qu'empêche désir ;
Amour retient ce que raison pourchasse.
Un bien me rit et l'autre me menace ;
Dont entre deux convient que je soupire.
Las ! je veux trop ; mais crainte me retire,
Qui ne permet que mon mal je découvre.
En ce tourment adieu je viens vous dire,
La larme à l'œil, sans que ma bouche s'ouvre.

Clément MAROT (1497-1544)

Au roi de Navarre

Mon second Roi, j'ai une haquenée
 D'assez bon poil, mais vieille comme moi
 A tout le moins ; long temps est qu'elle est née,
 Dont elle est faible et son maître en émoi ;
 La pauvre bête, aux signes que je voi,
 Dit qu'à grand'peine ira jusqu'à Narbonne ;
 Si vous voulez en donner une bonne,
 Savez comment Marot l'acceptera ;
 D'aussi bon cœur comme la sienne il donne
 Au fin premier qui la demandera.

De la mort de monsieur de Chissay

D'un coup d'estoc, Chissay, noble homme et fort,
 L'an dix-et-sept, sous malheureux effort,
 Tomba occis, au mois qu'on sème l'orge,
 Par Pomperan : qui de Boucal et Lorge
 Fut fort blessé, quoiqu'il résistât fort.

Chissay, beau-jeune, en crédit et support,
 Fit son devoir au combat et abord :
 Mais par hasard fut frappé en la gorge
 D'un coup d'estoc.

Dont un chacun de deuil ses lèvres mord,
 Disant : " Hélas, l'honnête homme est-il mort ?
 Plût or à Dieu et monseigneur saint George
 Que tout bâton eût été en la forge
 Alors qu'il fut ainsi navré à mort
 D'un coup d'estoc. "

(Recueil : L'Adolescence clémentine)

Celle qui m'a tant pourmené

Celle qui m'a tant pourmené
 A eu pitié de ma langueur :
 Dedans son jardin m'a mené,
 Où tous arbres sont en vigueur.
 Adoncques ne usa de rigueur :
 Si je la baise, elle m'acole ;
 Puis m'a donné son noble cœur,
 Dont il m'est avis que je vole.

Quand je vis son cœur être mien,
 Je mis toute crainte dehors,
 Et lui dis : " Belle, ce n'est rien,
 Si entre vos bras je ne dors. "
 La Dame répondit alors :
 "Ne faites plus cette demande :
 Il est assez maître du corps,
 Qui a le cœur à sa commande."

Je suis aimé de la plus belle

Je suis aimé de la plus belle
 Qui soit vivant dessous les cieux :
 Rencontre tous faux envieux
 Je la soutiendrai être telle.

Si Cupido doux et rebelle
 Avait débandé ses deux yeux,
 Pour voir son maintien gracieux,
 Je crois qu'amoureux serait d'elle.

Vénus, la Déesse immortelle,
 Tu as fait mon coeur bien heureux,
 De l'avoir fait être amoureux
 D'une si noble Damoiselle.

De l'amant douloureux

Avant mes jours mort me faut encourir
 Par un regard, dont m'as voulu férir,
 Et ne te chaut de ma griève tristesse :
 Mais n'est-ce pas à toi grande rudesse,
 Vu que tu peux si bien me secourir ?

Auprès de l'eau me faut de soif périr.
 Je me vois jeune, et en âge fleurir,
 Et si me montre être plein de vieillesse
 Avant mes jours.

Or, si je meurs, je veux Dieu requérir
 Prendre mon âme : et sans plus enquérir,
 Je donne aux vers mon corps plein de faiblesse.
 Quant est du coeur, du tout je le te laisse,
 Ce nonobstant que me fasses mourir
 Avant mes jours.

Christophe PLANTIN (1514-1589)

Le bonheur de ce monde

Avoir une maison commode, propre et belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorans,
Des fruits, d'excellent vin, peu de train, peu d'enfans,
Posséder seul sans bruit une femme fidèle,

N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle,
Ni de partage à faire avecque ses parens,
Se contenter de peu, n'espérer rien des Grands,
Régler tous ses desseins sur un juste modèle,

Vivre avecque franchise et sans ambition,
S'adonner sans scrupule à la dévotion,
Dompter ses passions, les rendre obéissantes,

Conserver l'esprit libre, et le jugement fort,
Dire son chapelet en cultivant ses entes,
C'est attendre chez soi bien doucement la mort.

Joachim DU BELLAY (1522-1560)

(Recueil : Les antiquités de Rome)

Telle que dans son char la Bérécyntienne

Telle que dans son char la Bérécyntienne
 Couronnée de tours, et joyeuse d'avoir
 Enfanté tant de dieux, telle se faisait voir
 En ses jours plus heureux cette ville ancienne :

Cette ville, qui fut plus que la Phrygienne
 Foisonnante en enfants, et de qui le pouvoir
 Fut le pouvoir du monde, et ne se peut revoir
 Pareille à sa grandeur, grandeur sinon la sienne.

Rome seule pouvait à Rome ressembler,
 Rome seule pouvait Rome faire trembler :
 Aussi n'avait permis l'ordonnance fatale

Qu'autre pouvoir humain, tant fût audacieux,
 Se vantât d'égaliser celle qui fit égale
 Sa puissance à la terre et son courage aux cieux.

(Recueil : Les Regrets)

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
 Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison,
 Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
 Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
 Fumer la cheminée, et en quelle saison
 Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
 Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
 Que des palais Romains le front audacieux,
 Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loir gaulois, que le Tibre latin,
 Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
 Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Marcher d'un grave pas, et d'un grave sourcil

Marcher d'un grave pas, et d'un grave sourcil,
Et d'un grave souris à chacun faire fête,
Balancer tous ses mots, répondre de la tête,
Avec un Messer non, ou bien un Messer si :

Entremêler souvent un petit E cosi,
Et d'un Son Servitor contrefaire l'honnête,
Et comme si l'on eût sa part en la conquête,
Discourir sur Florence, et sur Naples aussi :

Seigneuriser chacun d'un baiser de main,
Et suivant la façon du courtisan Romain,
Cacher sa pauvreté d'une brave apparence :

Voilà de cette cour la plus grande vertu,
Dont souvent mal monté, mal sain, et mal vêtu,
Sans barbe et sans argent on s'en retourne en France.

France, mère des arts, des armes et des lois

France, mère des arts, des armes et des lois,
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle :
Ores, comme un agneau qui sa nourrice appelle,
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Si tu m'as pour enfant avoué quelquefois,
Que ne me réponds-tu maintenant, ô cruelle ?
France, France, réponds à ma triste querelle.
Mais nul, sinon Écho, ne répond à ma voix.

Entre les loups cruels j'erre parmi la plaine,
Je sens venir l'hiver, de qui la froide haleine
D'une tremblante horreur fait hérissier ma peau.

Las, tes autres agneaux n'ont faute de pâture,
Ils ne craignent le loup, le vent ni la froidure :
Si ne suis-je pourtant le pire du troupeau.

Du Bellay et Ronsard, qui suit, sont les plus remarquables poètes de la Pléiade, à côté de Guillaume des Autels, Pontus de Tyard, Remy Belleau, Jean Dorat, Jean de la Péruse, Étienne Jodelle, Jean-Antoine de Baïf (fils de Lazare de Baïf cité plus haut), Jacques Peletier du Mans. Le groupe s'était fixé le renouveau de la poésie française, par une imitation libre des Anciens, des règles de composition propres, et la formalisation de l'orthographe. Ensemble, ils ont imposé l'alexandrin de douze pieds et le sonnet.

Pierre de RONSARD (1524-1585)

(Recueil : Les Elégies)

Contre les bûcherons de la forest de Gastine

Elégie (extrait)

Quiconque aura premier la main embesognée
 A te couper, forest, d'une dure congnee,
 Qu'il puisse s'enferrer de son propre baston,
 Et sente en l'estomac la faim d'Erisichon,
 Qui coupa de Cerés le Chesne venerable
 Et qui gourmand de tout, de tout insatiable,
 Les bœufs et les moutons de sa mère esgorgea,
 Puis pressé de la faim, soy-mesme se mangea :
 Ainsi puisse engloutir ses rentes et sa terre,
 Et se devore après par les dents de la guerre.

Qu'il puisse pour vanger le sang de nos forests,
 Toujours nouveaux emprunts sur nouveaux interests
 Devoir à l'usurier, et qu'en fin il consomme
 Tout son bien à payer la principale somme.

Que toujours sans repos ne face en son cerveau
 Que tramer pour-neant quelque dessein nouveau,
 Porté d'impatience et de fureur diverse,
 Et de mauvais conseil qui les hommes renverse.

Escoute, Bucheron (arreste un peu le bras)
 Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas,
 Ne vois-tu pas le sang lequel degoute à force
 Des Nymphes qui vivoyent dessous la dure escorce ?
 Sacrilege meurdrier, si on prend un voleur
 Pour piller un butin de bien peu de valeur,
 Combien de feux, de fers, de morts, et de destresses
 Merites-tu, meschant, pour tuer des Déesses ?

...

(Recueil : Second livre des Amours)

Je vous envoie un bouquet que ma main

Je vous envoie un bouquet que ma main
 Vient de trier de ces fleurs épanies,
 Qui ne les eust à ce vespre cuillies,
 Cheutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain
 Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
 En peu de tems cherront toutes flétries,

Et comme fleurs, periront tout soudain.

Le tems s'en va, le tems s'en va, ma Dame,
Las ! le tems non, mais nous nous en allons,
Et tost serons estendus sous la lame :

Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :
Pour-ce aimés moy, ce-pendant qu'estes belle.

(Recueil : Sonnets pour Hélène)

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous esmerveillant :
Ronsard me célébroit du temps que j'estois belle.

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desjà sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle resveillant,
Benissant vostre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre et fantaume sans os :
Par les ombres myrteux je prendray mon repos :
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.

(Recueil : Les Odes)

Mignonne, allons voir si la rose

A Cassandre

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! las ses beautez laissé cheoir !
Ô vraiment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure

Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

Ô Fontaine Bellerie

Ô Fontaine Bellerie,
Belle fontaine chérie
De nos Nymphes, quand ton eau
Les cache au creux de ta source,
Fuyantes le Satyreau,
Qui les pourchasse à la course
Jusqu'au bord de ton ruisseau,

Tu es la Nymphé éternelle
De ma terre paternelle :
Pource en ce pré verdelet
Vois ton Poète qui t'orne
D'un petit chevreau de lait,
A qui l'une et l'autre corne
Sortent du front nouvelet.

L'Été je dors ou repose
Sur ton herbe, où je compose,
Caché sous tes saules verts,
Je ne sais quoi, qui ta gloire
Enverra par l'univers,
Commandant à la Mémoire
Que tu vives par mes vers.

L'ardeur de la Canicule
Ton vert rivage ne brûle,
Tellement qu'en toutes parts
Ton ombre est épaisse et drue
Aux pasteurs venant des parcs,
Aux boeufs las de la charrue,
Et au bestial épars.

Iô ! tu seras sans cesse
Des fontaines la princesse,
Moi célébrant le conduit
Du rocher percé, qui darde
Avec un enroué bruit
L'eau de ta source jasarde
Qui trépillante se suit.

Théodore Agrippa d'AUBIGNÉ (1552-1630)

(Recueil : L'Hécatombe à Diane)

Dans le parc de Thalcy, j'ai dressé deux plançons

Dans le parc de Thalcy, j'ai dressé deux plançons
 Sur qui le temps faucheur ni l'ennuyeuse estorse*
 Des filles de la nuit jamais n'aura de force,
 Et non plus que mes vers n'éteindra leurs renoms.

J'ai engravé dessus deux chiffres nourrissons
 D'une ferme union qui, avec leur écorce,
 Prend croissance et vigueur, et avecq'eux s'efforce
 D'accroître l'amitié comme croissent les noms.

Croissez, arbres heureux, arbres en qui j'ai mis
 Ces noms, et mon serment, et mon amour promis.
 Auprès de mon serment, je mets cette prière :

" Vous, nymphes qui mouillez leurs pieds si doucement,
 Accroissez ses rameaux comme croît ma misère,
 Faites croître ses noms ainsi que mon tourment. "

(*) attaque

François de MALHERBE (1555-1628)

Consolation à M. Du Périer sur la mort de sa fille

Ta douleur, du Périer, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale, où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi serait, que selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu ?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil ?
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil ?

Non, non, mon du Périer, aussitôt que la Parque
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
Et ne suit point les morts...

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle, et perdre patience,
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

Pierre CORNEILLE (1606-1684)

Le Cid

Acte I, scène IV

Don Diègue (*qui vient d'être injurié par le Comte, père de Chimène*)

ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !
 N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
 Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
 Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
 Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,
 Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
 Tant de fois affermi le trône de son roi,
 Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi ?
 ô cruel souvenir de ma gloire passée !
 Oeuvre de tant de jours en un jour effacée !
 Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !
 Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
 Faut-il de votre éclat voir triompher Chimène,
 Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?
 Comte, sois de mon prince à présent gouverneur ;
 Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;
 Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne
 Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
 Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
 Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
 Fer jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,
 M'as servi de parade, et non pas de défense,
 Va, quitte désormais le dernier des humains,
 Passe, pour me venger en de meilleures mains.

Acte II, scène II

Don Rodrigue.
 à moi, comte, deux mots.

Le comte.
 Parle.

Don Rodrigue.
 ôte-moi d' un doute.
 Connais-tu bien don Diègue ?

Le comte.
 Oui.

Don Rodrigue.
 Parlons bas ; écoute.
 Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
 la vaillance et l' honneur de son temps ? Le sais-tu ?

Le comte.
Peut-être.

Don Rodrigue.
Cette ardeur que dans les yeux je porte,
sais-tu que c' est son sang ? Le sais-tu ?

Le comte.
Que m' importe ?

Don Rodrigue.
à quatre pas d' ici je te le fais savoir.

Le comte.
Jeune présomptueux !

Don Rodrigue.
Parle sans t' émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
la valeur n' attend point le nombre des années.

Le comte.
Te mesurer à moi ! Qui t' a rendu si vain,
toi qu' on n' a jamais vu les armes à la main ?

Don Rodrigue.
Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
et pour leurs coups d' essai veulent des coups de maître.

Le comte.
Sais-tu bien qui je suis ?

Don Rodrigue.
Oui ; tout autre que moi
au seul bruit de ton nom pourrait trembler d' effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
semblent porter écrit le destin de ma perte.
J' attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;
mais j' aurai trop de force, ayant assez de cœur.
à qui venge son père il n' est rien impossible.
Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

Le comte.
Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens,
par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens ;
et croyant voir en toi l' honneur de la Castille,
mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
que tous ses mouvements cèdent à ton devoir ;
qu' ils n' ont point affaibli cette ardeur magnanime ;
que ta haute vertu répond à mon estime ;
et que voulant pour gendre un cavalier parfait,
je ne me trompais point au choix que j' avais fait ;
mais je sens que pour toi ma pitié s' intéresse ;
j' admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d' essai fatal ;

dispense ma valeur d' un combat inégal ;
trop peu d' honneur pour moi suivrait cette victoire :
à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
On te croirait toujours abattu sans effort ;
et j' aurais seulement le regret de ta mort.

Don Rodrigue.

D' une indigne pitié ton audace est suivie :
qui m' ose ôter l' honneur craint de m' ôter la vie ?

Le comte.

Retire-toi d' ici.

Don Rodrigue.

Marchons sans discourir.

Le comte.

Es-tu si las de vivre ?

Don Rodrigue.

As-tu peur de mourir ?

Le comte.

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
qui survit un moment à l' honneur de son père.

Cinna

Acte IV, scène II

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants.
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau :
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise :
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne,
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,

Relève pour l'abattre un trône illégitime,
 Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
 S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État ?
 Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !
 Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre !
 Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
 Qui pardonne aisément invite à l'offenser;
 Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
 Mais quoi ! toujours du sang, et toujours des supplices !
 Ma cruauté se lasse et ne peut s'arrêter;
 Je veux me faire craindre et ne fais qu'irriter.
 Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile :
 Une tête coupée en fait renaître mille,
 Et le sang répandu de mille conjurés
 Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
 Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute;
 Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute;
 Meurs; tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
 Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
 Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
 Pour te faire périr tour à tour s'intéresse;
 Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir;
 Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.
 La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
 Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.
 Meurs, mais quitte du moins la vie avec éclat,
 Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,
 A toi-même en mourant immole ce perfide;
 Contentant ses désirs, punis son parricide;
 Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
 En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas :
 Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine;
 Et si Rome nous hait triomphons de sa haine.
 O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !
 O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
 Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose !
 D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
 Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner ?
 Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

Paul SCARRON (1610-1660)**Chanson : Ingratte, je n'ayme que toy...**

Ingratte, je n'ayme que toy
Et tu feins de m'aymer, ingratte :
Tandis que ta bouche me flatte,
Ton ame me manque de foy.
Ingratte, je n'ayme que toy
Et tu feins de m'aymer, ingratte.

Ta bouche l'a cent fois juré,
Et cent fois a menty ta bouche,
Que mon amour discret te touche
Et que ton cœur m'est assuré.
Ta bouche l'a cent fois juré,
Et cent fois a menty ta bouche.

Jean de LA FONTAINE (1621-1695)

(Recueil : Les Fables)

Le Loup et le Chien

Un Loup n'avait que les os et la peau,
 Tant les chiens faisaient bonne garde.
 Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
 Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
 L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire Loup l'eût fait volontiers ;
 Mais il fallait livrer bataille,
 Et le Mâtin était de taille
 A se défendre hardiment.
 Le Loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos, et lui fait compliment
 Sur son embonpoint, qu'il admire.
 "Il ne tiendra qu'à vous beau sire,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, hères, et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée :
 Tout à la pointe de l'épée.
 Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. "
 Le Loup reprit : "Que me faudra-t-il faire ?
 - Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens
 Portants bâtons, et mendiants ;
 Flatter ceux du logis, à son Maître complaire :
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs de toutes les façons :
 Os de poulets, os de pigeons,
 Sans parler de mainte caresse. "
 Le Loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.
 "Qu'est-ce là ? lui dit-il. - Rien. - Quoi ? rien ? - Peu de chose.
 - Mais encor ? - Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.
 - Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ? - Pas toujours ; mais qu'importe ?
 - Il importe si bien, que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. "
 Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

Le Chat, la Belette, et le petit Lapin

Du palais d'un jeune Lapin
 Dame Belette un beau matin
 S'empara ; c'est une rusée.
 Le Maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
 Elle porta chez lui ses pénates un jour
 Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour,
 Parmi le thym et la rosée.
 Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
 Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.
 La Belette avait mis le nez à la fenêtre.
 O Dieux hospitaliers, que vois-je ici paraître ?
 Dit l'animal chassé du paternel logis :
 O là, Madame la Belette,
 Que l'on déloge sans trompette,
 Ou je vais avertir tous les rats du pays.
 La Dame au nez pointu répondit que la terre
 Était au premier occupant.
 C'était un beau sujet de guerre
 Qu'un logis où lui-même il n'entraît qu'en rampant.
 Et quand ce serait un Royaume
 Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
 En a pour toujours fait l'octroi
 A Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
 Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
 Jean Lapin alléguait la coutume et l'usage.
 Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
 Rendu maître et seigneur, et qui de père en fils,
 L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
 Le premier occupant est-ce une loi plus sage ?
 - Or bien sans crier davantage,
 Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
 C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
 Un chat faisant la chattemite,
 Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
 Arbitre expert sur tous les cas.
 Jean Lapin pour juge l'agrée.
 Les voilà tous deux arrivés
 Devant sa majesté fourrée.
 Grippeminaud leur dit : Mes enfants, approchez,
 Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause.
 L'un et l'autre approcha ne craignant nulle chose.
 Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
 Grippeminaud le bon apôtre
 Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
 Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
 Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
 Les petits souverains se rapportants aux Rois.

Le Corbeau et le Renard

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
 Tenait en son bec un fromage.
 Maître Renard, par l'odeur alléché,
 Lui tint à peu près ce langage :
 "Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois. "
 A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;
 Et pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le Renard s'en saisit, et dit : "Mon bon Monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. "
 Le Corbeau, honteux et confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Le Renard et les Raisins

Certain Renard Gascon, d'autres disent Normand,
 Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
 Des Raisins mûrs apparemment,
 Et couverts d'une peau vermeille.
 Le galand en eût fait volontiers un repas ;
 Mais comme il n'y pouvait atteindre :
 "Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. "
 Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Jean-Baptiste Poquelin dit MOLIÈRE (1622-1673).

Le Tartuffe

Acte I scène V

Cléante.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C' est être libertin que d' avoir de bons yeux,
et qui n' adore pas de vaines simagrées,
n' a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur :
je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n' est point les esclaves.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves ;
et comme on ne voit pas qu' où l' honneur les conduit
les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
les bons et vrais dévots, qu' on doit suivre à la trace,
ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi ? Vous ne ferez nulle distinction
entre l' hypocrisie et la dévotion ?
Vous les voulez traiter d' un semblable langage,
et rendre même honneur au masque qu' au visage,
égaler l' artifice à la sincérité,
confondre l' apparence avec la vérité,
estimer le fantôme autant que la personne,
et la fausse monnaie à l' égal de la bonne ?
Les hommes la plupart sont étrangement faits !
Dans la juste nature on ne les voit jamais ;
la raison a pour eux des bornes trop petites ;
en chaque caractère ils passent ses limites ;
et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
pour la vouloir outrer et pousser trop avant.

(ses autres oeuvres les plus significatives sont en prose)

Jean RACINE (1639-1699)

Phèdre , acte V, scène VI :
Récit de Théràmène

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char. Ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés ;
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes ;
Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos ;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide ;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes

Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes,
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La fureur les emporte, et sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume,

Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.
A travers des rochers la peur les précipite.

L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
 Voit voler en éclats tout son char fracassé.
 Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
 Excusez ma douleur. Cette image cruelle
 Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
 J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
 Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
 Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;
 Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
 De nos cris douloureux la plaine retentit.
 Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
 Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
 Où des Rois nos aïeux sont les froides reliques.
 J'y cours en soupirant, et sa garde me suit.
 De son généreux sang la trace nous conduit.
 Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes

Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
 J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main,
 Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
 Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
 Prends soin après ma mort de ma chère Aricie.
 Cher ami, si mon père un jour désabusé
 Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
 Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
 Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
 Qu'il lui rende... A ce mot ce héros expiré
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
 Triste objet, où des Dieux triomphe la colère,
 Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

Athalie, acte II, scène V
 Le songe d'Athalie

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.
 Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
 Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
 Même elle avait encor cet éclat emprunté
 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
 « Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi.
 Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
 Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
 Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
 Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser.
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
 D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
 Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
 Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

Andromaque

Acte V, scène I (Hermione, hésite à faire tuer Andromaque)

Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?
 Quel transport me saisit ? Quel chagrin me dévore ?
 Errante, et sans dessein, je cours dans ce palais.
 Ah ! Ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?
 Le cruel ! De quel œil il m'a congédiée !
 Sans pitié, sans douleur au moins étudiée.
 L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment ?
 En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
 Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
 Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
 Et je le plains encore ! Et, pour comble d'ennui,
 Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui
 Je tremble au seul penser du coup qui le menace,
 Et, prête à me venger, je lui fais déjà grâce.
 Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux :
 Qu'il périsse ! Aussi bien il ne vit plus pour nous.
 Le perfide triomphe et se rit de ma rage
 Il pense voir en pleurs dissiper cet orage ;
 Il croit que, toujours faible et d'un cœur incertain,
 Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
 Il juge encor de moi par mes bontés passées.
 Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées.
 Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
 Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
 Il me laisse, l'ingrat ! Cet embarras funeste.
 Non, non, encore un coup : laissons agir Oreste.
 Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
 Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir.
 A le vouloir ? Hé quoi ! C'est donc moi qui l'ordonne ?
 Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione ?
 Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois
 Avec tant de plaisir redire les exploits,
 A qui même en secret je m'étais destinée
 Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée,
 Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'États,
 Que pour venir si loin préparer son trépas,
 L'assassiner, le perdre ? Ah ! Devant qu'il expire...

Les Plaideurs

Acte I

Petit jean, traînant un gros sac de procès.

Ma foi, sur l'avenir bien fou qui se fira :
 tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.
 Un juge, l'an passé, me prit à son service ;
 il m'avoit fait venir d'Amiens pour être suisse.

Tous ces Normands vouloient se divertir de nous :
on apprend à hurler, dit l' autre, avec les loups.
Tout Picard que j' étois, j' étois un bon apôtre,
et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre.
Tous les plus gros monsieurs me parloient chapeau bas :
" monsieur de Petit Jean, " ah ! Gros comme le bras !
Mais sans argent l' honneur n' est qu' une maladie.
Ma foi, j' étois un franc portier de comédie :
on avoit beau heurter et m' ôter son chapeau,
on n' entroit point chez nous sans graisser le marteau.
Point d' argent, point de suisse, et ma porte étoit close.
Il est vrai qu' à monsieur j' en rendois quelque chose :
nous comptons quelquefois. On me donnoit le soin
de fournir la maison de chandelle et de foin ;
mais je n' y perdois rien. Enfin, vaille que vaille,
j' aurois sur le marché fort bien fourni la paille.
C' est dommage : il avoit le cœur trop au métier ;
tous les jours le premier aux plaids, et le dernier,
et bien souvent tout seul ; si l' on l' eût voulu croire,
il y seroit couché sans manger et sans boire.

Philippe FABRE D'ÉGLANTINE (1750-1794)

Il pleut, il pleut, bergère

Il pleut, il pleut, bergère,
 Presse tes blancs moutons,
 Allons sous ma chaumière,
 Bergère, vite, allons.
 J'entends sur le feuillage
 L'eau qui tombe à grand bruit ;
 Voici, voici l'orage,
 Voici l'éclair qui luit.

Bonsoir, bonsoir, ma mère,
 Ma soeur Anne, bonsoir !
 J'amène ma bergère
 Près de nous pour ce soir.
 Va te sécher, ma mie,
 Auprès de nos tisons.
 Soeur, fais-lui compagnie ;
 Entrez, petits moutons.

Soupons: prends cette chaise,
 Tu seras près de moi ;
 Ce flambeau de mélèze
 Brûlera devant toi :
 Goûte de ce laitage ;
 Mais tu ne manges pas ?
 Tu te sens de l'orage ;
 Il a lassé tes pas.

Eh bien, voici ta couche ;
 Dors-y jusques au jour ;
 Laisse-moi sur ta bouche
 Prendre un baiser d'amour.
 Ne rougis pas, bergère :
 Ma mère et moi, demain,
 Nous irons chez ton père
 Lui demander ta main.

André CHÉNIER (1762-1794)

(Recueil : Poésies Antiques)

La jeune Tarentine

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,
 Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez !
 Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
 Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
 Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement,
 Devaient la reconduire au seuil de son amant.
 Une clef vigilante a, pour cette journée,
 Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée
 Et l'or dont au festin ses bras seront parés
 Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
 Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
 Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
 L'enveloppe : étonnée, et loin des matelots,
 Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
 Son beau corps a roulé sous la vague marine.
 Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher
 Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
 Par ses ordres bientôt les belles Néréides
 S'élèvent au-dessus des demeures humides,
 Le poussent au rivage, et dans ce monument
 L'ont, au cap du Zéphyr, déposé mollement ;
 Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
 Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,
 Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
 Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :
 " Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
 Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
 L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds,
 Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux. "

Alphonse de LAMARTINE (1790-1869)

(Recueil : Harmonies poétiques et religieuses)

Milly ou la terre natale (extrait)

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie ?
 Dans son brillant exil mon cœur en a frémi ;
 Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
 Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
 Vallons que tapissait le givre du matin,
 Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
 Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
 Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour
 Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
 Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour,

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
 Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
 Objets inanimés, avez-vous donc une âme
 Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?...

(Recueil : Méditations poétiques)

Le lac

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
 Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
 Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
 Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
 Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
 Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
 Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
 Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
 Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
 On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
 Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
 Du rivage charmé frappèrent les échos ;
 Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère

Laissa tomber ces mots :

" Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

" Assez de malheureux ici-bas vous implorant,
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

" Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

" Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! "

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus !

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

Alfred de VIGNY (1797-1863)

(Recueil : Poèmes antiques et modernes)

Le bain d'une dame romaine

Une Esclave d'Égypte, au teint luisant et noir,
Lui présente, à genoux, l'acier pur du miroir ;
Pour nouer ses cheveux, une Vierge de Grèce
Dans le compas d'Isis unit leur double tresse ;
Sa tunique est livrée aux Femmes de Milet,
Et ses pieds sont lavés dans un vase de lait.
Dans l'ovale d'un marbre aux veines purpurines
L'eau rose la reçoit ; puis les Filles latines,
Sur ses bras indolents versant de doux parfums,
Voilent d'un jour trop vif les rayons importuns,
Et sous les plis épais de la pourpre onctueuse
La lumière descend molle et voluptueuse :
Quelques-unes, brisant des couronnes de fleurs,
D'une hâtive main dispersent leurs couleurs,
Et, les jetant en pluie aux eaux de la fontaine,
De débris embaumés couvrent leur souveraine,
Qui, de ses doigts distraits touchant la lyre d'or,
Pense au jeune Consul, et, rêveuse, s'endort.

Le cor

J'aime le son du Cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
 Se suspend immobile au sommet du rocher,
 Et la cascade unit, dans une chute immense,
 Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor?
 Est-ce vous qui parlez avec la voix du Cor ?
 Roncevaux ! Roncevaux ! Dans ta sombre vallée
 L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
 Il reste seul debout, Olivier près de lui,
 L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore.
 "Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More ;

"Tous tes Pairs sont couchés dans les eaux des torrents."
 Il rugit comme un tigre, et dit : "Si je me rends,
 "Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
 "Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées."

"Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà."
 Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
 Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
 Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

"Merci, cria Roland, tu m'as fait un chemin."
 Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
 Sur le roc affermi comme un géant s'élança,
 Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
 Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
 A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
 De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
 S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;
 Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
 Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi.
 Assis nonchalamment sur un noir palefroi
 Qui marchait revêtu de housses violettes,
 Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

"Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu ;
 "Suspendez votre marche; il ne faut tenter Dieu.
 "Par monsieur saint Denis, certes ce sont des âmes
 "Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

"Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor."
 Ici l'on entendit le son lointain du Cor.
 L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
 Suspend du destrier la marche aventurière.

"Entendez-vous ! dit-il. - Oui, ce sont des pasteurs
 "Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
 "Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
 "Du nain vert Obéron qui parle avec sa Fée."

Et l'Empereur poursuit ; mais son front soucieux
 Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
 Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
 Le Cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.
 "Malheur ! c'est mon neveu ! malheur ! car si Roland
 "Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
 "Arrière, chevaliers, repassons la montagne !
 "Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne !

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;
 L'écume les blanchit ; sous leurs pieds, Roncevaux
 Des feux mourants du jour à peine se colore.
 A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

"Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
 "J'y vois deux chevaliers : l'un mort, l'autre expirant
 "Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
 "Le plus fort, dans sa main, élève un Cor d'ivoire,
 "Son âme en s'exhalant nous appela deux fois."

Dieu ! que le son du Cor est triste au fond des bois !

(Recueil : Les Destinées)

La mort du loup

(extrait)

Les nuages couraient sur la lune enflammée
 Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
 Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
 Nous marchions sans parler, dans l'humide gazon,
 Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
 Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
 Nous avons aperçu les grands ongles marqués
 Par les loups voyageurs que nous avons traqués.
 Nous avons écouté, retenant notre haleine
 Et le pas suspendu. -- Ni le bois, ni la plaine
 Ne poussait un soupir dans les airs ; Seulement
 La girouette en deuil criait au firmament ;
 Car le vent élevé bien au dessus des terres,

N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
 Et les chênes d'en-bas, contre les rocs penchés,
 Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
 Rien ne bruissait donc, lorsque baissant la tête,
 Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
 A regardé le sable en s'y couchant ; Bientôt,
 Lui que jamais ici on ne vit en défaut,
 A déclaré tout bas que ces marques récentes
 Annonçait la démarche et les griffes puissantes
 De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
 Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
 Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
 Nous allions pas à pas en écartant les branches.
 Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
 J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
 Et je vois au delà quatre formes légères
 Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
 Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
 Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
 Leur forme était semblable et semblable la danse ;
 Mais les enfants du loup se jouaient en silence,
 Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
 Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
 Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
 Sa louve reposait comme celle de marbre
 Qu'adorait les romains, et dont les flancs velus
 Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
 Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées
 Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
 Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
 Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;
 Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
 Du chien le plus hardi la gorge pantelante
 Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
 Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair
 Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
 Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
 Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
 Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
 Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
 Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
 Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang ;
 Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
 Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
 Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
 Et, sans daigner savoir comment il a péri,
 Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

Victor HUGO (1802-1885)

(Recueil : La légende des siècles)

Booz endormi

Booz s'était couché de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire ;
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin ;
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
- Laissez tomber exprès des épis, disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens ;
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres ;
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge ;
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,
Était mouillée encore et molle du déluge.

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
 Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu ;
 Une race y montait comme une longue chaîne ;
 Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
 " Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?
 Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
 Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

" Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
 O Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre ;
 Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
 Elle à demi vivante et moi mort à demi.

" Une race naîtrait de moi ! Comment le croire ?
 Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants ?
 Quand on est jeune, on a des matins triomphants ;
 Le jour sort de la nuit comme d'une victoire ;

Mais vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau ;
 Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
 Et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe,
 Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau. "

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
 Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés ;
 Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
 Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,
 S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
 Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
 Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
 Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
 Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
 Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
 Les anges y volaient sans doute obscurément,
 Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
 Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait
 Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
 On était dans le mois où la nature est douce,
 Les collines ayant des lys sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ;
 Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
 Une immense bonté tombait du firmament ;
 C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérivadeth ;
 Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
 Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
 Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
 Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
 Avait, en s'en allant, négligemment jeté
 Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Après la bataille

Mon père, ce héros au sourire si doux,
 Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
 Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
 Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
 Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
 Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
 C'était un Espagnol de l'armée en déroute
 Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
 Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié.
 Et qui disait: " A boire! à boire par pitié ! "
 Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
 Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
 Et dit: "Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. "
 Tout à coup, au moment où le housard baissé
 Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure,
 Saisit un pistolet qu'il éteignait encore,
 Et vise au front mon père en criant: "Caramba! "
 Le coup passa si près que le chapeau tomba
 Et que le cheval fit un écart en arrière.
 " Donne-lui tout de même à boire ", dit mon père.

(Recueil : Les châtements)

L'expiation (extraits)

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
 Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
 Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,
 Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
 Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
 Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
 On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
 Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
 On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
 Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
 Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
 On voyait des clairons à leur poste gelés,
 Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
 Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
 Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
 Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,

Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
 Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
 Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
 On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.

...

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
 Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
 Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
 La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
 D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
 Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance ;
 Tu désertais, victoire, et le sort était las.
 O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
 Car ces derniers soldats de la dernière guerre
 Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,
 Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
 Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

(Recueil : Les orientales)

L'enfant

Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil.
 Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
 Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
 Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
 Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
 Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert. Mais non ; seul près des murs noircis,
 Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
 Courbait sa tête humiliée ;
 Il avait pour asile, il avait pour appui
 Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
 Dans le grand ravage oubliée.

Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !
 Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
 Comme le ciel et comme l'onde,
 Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
 Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
 Pour relever ta tête blonde,

Que veux-tu ? Bel enfant, que te faut-il donner
 Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
 En boucles sur ta blanche épaule
 Ces cheveux, qui du fer n'ont pas subi l'affront,
 Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
 Comme les feuilles sur le saule ?

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?
 Est-ce d'avoir ce lys, bleu comme tes yeux bleus,
 Qui d'Iran borde le puits sombre ?
 Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand,
 Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,
 Cent ans à sortir de son ombre ?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
 Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
 Plus éclatant que les cymbales ?
 Que veux-tu ? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux ?
 - Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
 Je veux de la poudre et des balles.

(Recueil : L'art d'être grand-père)

Jeanne était au pain sec...

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,
 Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
 J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,
 Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
 Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
 Repose le salut de la société,
 S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
 - Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;
 Je ne me ferai plus griffer par le minet.
 Mais on s'est récrié : - Cette enfant vous connaît ;
 Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
 Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
 Pas de gouvernement possible. À chaque instant
 L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;
 Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
 Vous démolissez tout. - Et j'ai baissé la tête,
 Et j'ai dit : - Je n'ai rien à répondre à cela,
 J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
 Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
 Qu'on me mette au pain sec. - Vous le méritez, certe,
 On vous y mettra. - Jeanne alors, dans son coin noir,
 M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
 Pleins de l'autorité des douces créatures :
 - Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures.

Gérard de NERVAL (1808-1855)

(Recueil : Odelettes)

El Desdichado

Je suis le Ténébreux, - le Veuf, - l'Inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
Ma seule Étoile est morte, - et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phoebus ?... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la Reine ;
J'ai rêvé dans la Grotte où nage la Sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.

Horus

Le dieu Kneph en tremblant ébranlait l'univers
Isis, la mère, alors se leva sur sa couche,
Fit un geste de haine à son époux farouche,
Et l'ardeur d'autrefois brilla dans ses yeux verts.

" Le voyez-vous, dit-elle, il meurt, ce vieux pervers,
Tous les frimas du monde ont passé par sa bouche,
Attachez son pied tors, éteignez son oeil louche,
C'est le dieu des volcans et le roi des hivers !

" L'aigle a déjà passé, l'esprit nouveau m'appelle,
J'ai revêtu pour lui la robe de Cybèle...
C'est l'enfant bien-aimé d'Hermès et d'Osiris ! "

La déesse avait fui sur sa conque dorée,
La mer nous renvoyait son image adorée,
Et les cieux rayonnaient sous l'écharpe d'Iris.

Alfred de MUSSET (1810-1857)

La Nuit de Mai (extraits)

Poète, prends ton luth et me donne un baiser;
 La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
 Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser;
 Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
 Aux premiers buissons verts commence à se poser;
 Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

....

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne
 Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
 Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau?
 Ô poète! un baiser, c'est moi qui te le donne.
 L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
 C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.
 Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
 Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
 Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur;
 Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
 Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
 Que ta voix ici-bas doive rester muette.
 Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
 Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
 Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
 Ses petits affamés courent sur le rivage
 En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
 Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
 Ils courent à leur père avec des cris de joie
 En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
 Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
 De son aile pendante abritant sa couvée,
 Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
 Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
 En vain il a des mers fouillé la profondeur:
 L'Océan était vide et la plage déserte;
 Pour toute nourriture il apporte son cœur.
 Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
 Partageant à ses fils ses entrailles de père,
 Dans son amour sublime il berce sa douleur,
 Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
 Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
 Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
 Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
 Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
 Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
 Alors, il se soulève, ouvre son aile au vent,

Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
 Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
 Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
 Et que le voyageur attardé sur la plage,
 Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
 Poète, c'est ainsi que font les grands poètes:

Une soirée perdue (extrait)

J'étais seul, l'autre soir, au Théâtre Français,
 Ou presque seul ; l'auteur n'avait pas grand succès.
 Ce n'était que Molière, et nous savons de reste
 Que ce grand maladroit, qui fit un jour Alceste,
 Ignora le bel art de chatouiller l'esprit
 Et de servir à point un dénouement bien cuit.
 Grâce à Dieu, nos auteurs ont changé de méthode,
 Et nous aimons bien mieux quelque drame à la mode
 Où l'intrigue, enlacée et roulée en feston,
 Tourne comme un rébus autour d'un mirliton.
 J'écoutais cependant cette simple harmonie,
 Et comme le bon sens fait parler le génie.
 J'admirais quel amour pour l'âpre vérité
 Eut cet homme si fier en sa naïveté,
 Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde,
 Quelle mâle gaieté, si triste et si profonde
 Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer !
 Et je me demandais : Est-ce assez d'admirer ?
 Est-ce assez de venir, un soir, par aventure,
 D'entendre au fond de l'âme un cri de la nature,
 D'essuyer une larme, et de partir ainsi,
 Quoi qu'on fasse d'ailleurs, sans en prendre souci ?

Théophile GAUTIER (1811-1872)

(Recueil : Émaux et camées)

Ce que disent les hirondelles Chanson d'automne

Déjà plus d'une feuille sèche
Parsème les gazons jaunis ;
Soir et matin, la brise est fraîche,
Hélas ! les beaux jours sont finis !

On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin, pour dernier trésor :
Le dahlia met sa cocarde
Et le souci sa toque d'or.

La pluie au bassin fait des bulles ;
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules :
Voici l'hiver, voici le froid !

Elles s'assemblent par centaines,
Se concertant pour le départ.
L'une dit : " Oh ! que dans Athènes
Il fait bon sur le vieux rempart !

" Tous les ans j'y vais et je niche
Aux métopes du Parthénon.
Mon nid bouche dans la corniche
Le trou d'un boulet de canon. "

L'autre : " J'ai ma petite chambre
A Smyrne, au plafond d'un café.
Les Hadjis comptent leurs grains d'ambre
Sur le seuil d'un rayon chauffé.

" J'entre et je sors, accoutumée
Aux blondes vapeurs des chibouchs,
Et parmi les flots de fumée,
Je rase turbans et tarbouchs. "

Celle-ci : " J'habite un triglyphe
Au fronton d'un temple, à Balbeck.
Je m'y suspends avec ma grille
Sur mes petits au large bec. "

Celle-là : " Voici mon adresse :
Rhodes, palais des chevaliers ;
Chaque hiver, ma tente s'y dresse
Au chapiteau des noirs piliers. "

La cinquième : " Je ferai halte,
 Car l'âge m'alourdit un peu,
 Aux blanches terrasses de Malte,
 Entre l'eau bleue et le ciel bleu. "

La sixième : " Qu'on est à l'aise
 Au Caire, en haut des minarets !
 J'empâte un ornement de glaise,
 Et mes quartiers d'hiver sont prêts. "

" A la seconde cataracte,
 Fait la dernière, j'ai mon nid ;
 J'en ai noté la place exacte,
 Dans le pschent d'un roi de granit. "

Toutes : " Demain combien de lieues
 Auront filé sous notre essaim,
 Plaines brunes, pics blancs, mers bleues
 Brodant d'écume leur bassin ! "

Avec cris et battements d'ailer,
 Sur la moulure aux bords étroits,
 Ainsi jasant les hirondelles,
 Voyant venir la rouille aux bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent,
 Car le poète est un oiseau ;
 Mais, captif ses élans se brisent
 Contre un invisible réseau !

Des ailes ! des ailes ! des ailes !
 Comme dans le chant de Ruckert,
 Pour voler, là-bas avec elles
 Au soleil d'or, au printemps vert !

Charles BAUDELAIRE (1821-1867)

L'albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
 Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
 Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
 Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
 Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
 Laisent piteusement leurs grandes ailes blanches
 Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
 Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
 L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
 L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
 Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
 Exilé sur le sol au milieu des huées,
 Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Spleen : J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,
 De vers, de billets doux, de procès, de romances,
 Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,
 Cache moins de secrets que mon triste cerveau.
 C'est une pyramide, un immense caveau,
 Qui contient plus de morts que la fosse commune.
 - Je suis un cimetière abhorré de la lune,
 Où comme des remords se traînent de longs vers
 Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.
 Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,
 Où gît tout un fouillis de modes surannées,
 Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher,
 Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,
 Quand sous les lourds flocons des neigeuses années
 L'ennui, fruit de la morne incuriosité,
 Prend les proportions de l'immortalité.
 - Désormais tu n'es plus, ô matière vivante !
 Qu'un granit entouré d'une vague épouvante,
 Assoupi dans le fond d'un Sahara brumeux ;
 Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux,

Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche
Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche.

La vie antérieure

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout-puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

L'homme et la mer

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

L'invitation au voyage

Mon enfant, ma sœur,
 Songe à la douceur
 D'aller là-bas vivre ensemble !
 Aimer à loisir,
 Aimer et mourir
 Au pays qui te ressemble !
 Les soleils mouillés
 De ces ciels brouillés
 Pour mon esprit ont les charmes
 Si mystérieux
 De tes traîtres yeux,
 Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
 Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
 Polis par les ans,
 Décoreraient notre chambre ;
 Les plus rares fleurs
 Mêlant leurs odeurs
 Aux vagues senteurs de l'ambre,
 Les riches plafonds,
 Les miroirs profonds,
 La splendeur orientale,
 Tout y parlerait
 À l'âme en secret
 Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
 Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
 Dormir ces vaisseaux
 Dont l'humeur est vagabonde ;
 C'est pour assouvir
 Ton moindre désir
 Qu'ils viennent du bout du monde.
 - Les soleils couchants
 Revêtent les champs,
 Les canaux, la ville entière,
 D'hyacinthe et d'or ;
 Le monde s'endort
 Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
 Luxe, calme et volupté.

Théodore de BANVILLE (1823-1891)

Les Cariatides

C'est un palais du dieu, tout rempli de sa gloire.

Cariatides sœurs, des figures d'ivoire
Portent le monument qui monte à l'éther bleu,
Fier comme le témoin d'une immortelle histoire.

Quoique l'archer Soleil avec ses traits de feu
Morde leurs seins polis et vise à leurs prunelles,
Elles ne baissent pas les regards pour si peu.

Même le lourd amas des pierres solennelles
Sous lesquelles Atlas plierait comme un roseau,
Ne courbera jamais leurs têtes fraternelles.

Car elles savent bien que le mâle ciseau
Qui fouilla sur leurs fronts l'architrave et les frises
N'en chassera jamais le zéphyr et l'oiseau.

Hirondelles du ciel, sans peur d'être surprises
Vous pouvez faire un nid dans notre acanthe en fleur :
Vous n'y casserez pas votre aile, tièdes brises.

Stéphane MALLARMÉ (1842-1898)

Brise marine

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
 Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
 D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
 Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
 Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe
 Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
 Sur le vide papier que la blancheur défend
 Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
 Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
 Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
 Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
 Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
 Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
 Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots ...
 Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

Soupir

Mon âme vers ton front où rêve, ô calme soeur,
 Un automne jonché de taches de rousseur,
 Et vers le ciel errant de ton oeil angélique
 Monte, comme dans un jardin mélancolique,
 Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur !
 - Vers l'Azur attendri d'Octobre pâle et pur
 Qui mire aux grands bassins sa langueur infinie
 Et laisse, sur l'eau morte où la fauve agonie
 Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon,
 Se traîner le soleil jaune d'un long rayon.

José-Maria de HÉRÉDIA (1842-1905)

Les Conquérants

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré;

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

La Trebbia

L'aube d'un jour sinistre a blanchi les hauteurs.
Le camp s'éveille. En bas roule et gronde le fleuve
Où l'escadron léger des Numides s'abreuve.
Partout sonne l'appel clair des buccinateurs.

Car malgré Scipion, les augures menteurs,
La Trebbia débordée, et qu'il vente et qu'il pleuve,
Sempronius Consul, fier de sa gloire neuve,
A fait lever la hache et marcher les licteurs.

Rougissant le ciel noir de flamboîments lugubres,
A l'horizon, brûlaient les villages Insubres ;
On entendait au loin barrir un éléphant.

Et là-bas, sous le pont, adossé contre une arche,
Hannibal écoutait, pensif et triomphant,
Le piétinement sourd des légions en marche.

Soleil couchant

Les ajoncs éclatants, parure du granit,
Dorent l'âpre sommet que le couchant allume ;
Au loin, brillante encor par sa barre d'écume,
La mer sans fin commence où la terre finit.

A mes pieds c'est la nuit, le silence. Le nid
Se tait, l'homme est rentré sous le chaume qui fume.
Seul, l'Angélus du soir, ébranlé dans la brume,
A la vaste rumeur de l'Océan s'unit.

Alors, comme du fond d'un abîme, des traînes,
Des landes, des ravins, montent des voix lointaines
De pâtres attardés ramenant le bétail.

L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre,
Et le soleil mourant, sur un ciel riche et sombre,
Ferme les branches d'or de son rouge éventail.

Anatole FRANCE (1844-1924)

(Recueil : Les poèmes dorés)

La mort

Si la vierge vers toi jette sous les ramures
Le rire par sa mère à ses lèvres appris ;
Si, tiède dans son corps dont elle sait le prix,
Le désir a gonflé ses formes demi-mûres ;

Le soir, dans la forêt pleine de frais murmures,
Si, méditant d'unir vos chairs et vos esprits,
Vous mêlez, de sang jeune et de baisers fleuris,
Vos lèvres, en jouant, teintes du suc des mûres ;

Si le besoin d'aimer vous caresse et vous mord,
Amants, c'est que déjà plane sur vous la Mort :
Son aiguillon fait seul d'un couple un dieu qui crée.

Le sein d'un immortel ne saurait s'embraser.
Louez, vierges, amants, louez la Mort sacrée,
Puisque vous lui devez l'ivresse du baiser.

Sur une signature de Marie Stuart

A Étienne Charavay.

Cette relique exhale un parfum d'élégie,
Car la reine d'Écosse, aux lèvres de carmin,
Qui récitait Ronsard et le missel romain,
Y mit en la touchant un peu de sa magie.

La reine blonde, avec sa fragile énergie,
Signa MARIE au bas de ce vieux parchemin,
Et le feuillet heureux a tiédi sous la main
Que bleuissait un sang fier et prompt à l'orgie.

Là de merveilleux doigts de femme sont passés,
Tout empreints du parfum des cheveux caressés
Dans le royal orgueil d'un sanglant adultère.

J'y retrouve l'odeur et les reflets rosés
De ces doigts aujourd'hui muets, décomposés,
Changés peut-être en fleurs dans un champ solitaire.

Paul VERLAINE (1844-1896)

Mon rêve familial

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
 D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime
 Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
 Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
 Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
 Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
 Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? - Je l'ignore.
 Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
 Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
 Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
 L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Chanson d'automne

Les sanglots longs
 Des violons
 De l'automne
 Blessent mon cœur
 D'une langueur
 Monotone.

Tout suffocant
 Et blême, quand
 Sonne l'heure,
 Je me souviens
 Des jours anciens
 Et je pleure

Et je m'en vais
 Au vent mauvais
 Qui m'emporte
 Deçà, delà,
 Pareil à la
 Feuille morte.

Sappho

Furieuse, les yeux caves et les seins roides,
Sappho, que la langueur de son désir irrite,
Comme une louve court le long des grèves froides,

Elle songe à Phaon, oublieuse du Rite,
Et, voyant à ce point ses larmes dédaignées,
Arrache ses cheveux immenses par poignées ;

Puis elle évoque, en des remords sans accalmies,
Ces temps où rayonnait, pure, la jeune gloire
De ses amours chantés en vers que la mémoire
De l'âme va redire aux vierges endormies :

Et voilà qu'elle abat ses paupières blêmies
Et saute dans la mer où l'appelle la Moire, -
Tandis qu'au ciel éclate, incendiant l'eau noire,
La pâle Séléné qui venge les Amies.

A un passant

Mon cher enfant que j'ai vu dans ma vie errante,
Mon cher enfant, que, mon Dieu, tu me recueillis,
Moi-même pauvre ainsi que toi, purs comme lys,
Mon cher enfant que j'ai vu dans ma vie errante !

Et beau comme notre âme pure et transparente,
Mon cher enfant, grande vertu de moi, la rente,
De mon effort de charité, nous, fleurs de lys !
On te dit mort... Mort ou vivant, sois ma mémoire !

Et qu'on ne hurle donc plus que c'est de la gloire
Que je m'occupe, fou qu'il fallut et qu'il faut...
Petit ! mort ou vivant, qui fis vibrer mes fibres,

Quoi qu'en aient dit et dit tels imbéciles noirs
Compagnon qui ressuscitas les saints espoirs,
Va donc, vivant ou mort, dans les espaces libres !

Jean RICHEPIN (1849-1926)

(Recueil : La chanson des gueux)

Le chemin creux

Le long d'un chemin creux que nul arbre n'égaie,
Un grand champ de blé mûr, plein de soleil, s'endort,
Et le haut du talus, couronné d'une haie,
Est comme un ruban vert qui tient des cheveux d'or.

De la haie au chemin tombe une pente herbeuse
Que la taupe soulève en sommet inégaux,
Et que les grillons noirs à la chanson verbeuse
Font pétiller de leurs monotones échos.

Passe un insecte bleu vibrant dans la lumière,
Et le lézard s'éveille et file, étincelant,
Et près des flaques d'eau qui luisent dans l'ornière
La grenouille coasse un chant rauque en râlant.

Ce chemin est très loin du bourg et des grand'routes.
Comme il est mal commode, on ne s'y risque pas.
Et du matin au soir les heures passent toutes
Sans qu'on voie un visage ou qu'on entende un pas.

C'est là, le front couvert par une épine blanche,
Au murmure endormeur des champs silencieux,
Sous cette urne de paix dont la liqueur s'épanche
Comme un vin de soleil dans le saphir des cieux,

C'est là que vient le gueux, en bête poursuivie,
Parmi l'âcre senteur des herbes et des blés,
Baigner son corps poudreux et rajeunir sa vie
Dans le repos brûlant de ses sens accablés.

Et quand il dort, le noir vagabond, le maroufle
Aux souliers éculés, aux haillons dégoûtants,
Comme une mère émue et qui retient son souffle
La nature se tait pour qu'il dorme longtemps.

Arthur RIMBAUD (1854-1891)

Ma bohème

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
 Mon paletot aussi devenait idéal ;
 J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
 Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
 - Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
 Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
 - Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
 Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
 De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
 Comme des lyres, je tirais les élastiques
 De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Le dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
 Accrochant follement aux herbes des haillons
 D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
 Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
 Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
 Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
 Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
 Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
 Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
 Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
 Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Les effarés

Noirs dans la neige et dans la brume,
 Au grand soupirail qui s'allume,
 Leurs culs en rond,

A genoux, cinq petits, - misère ! -
 Regardent le Boulanger faire
 Le lourd pain blond.

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
 La pâte grise et qui l'enfourne
 Dans un trou clair.

Ils écoutent le bon pain cuire.
 Le Boulanger au gras sourire
 Grogne un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,
 Au souffle du soupirail rouge
 Chaud comme un sein.

Quand pour quelque médianoche,
 Façonné comme une brioche
 On sort le pain,

Quand, sous les poutres enfumées,
 Chantent les croûtes parfumées
 Et les grillons,

Que ce trou chaud souffle la vie,
 Ils ont leur âme si ravie
 Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,
 Les pauvres Jésus pleins de givre,
 Qu'ils sont là tous,

Collant leurs petits museaux roses
 Au treillage, grognant des choses
 Entre les trous,

Tout bêtes, faisant leurs prières
 Et repliés vers ces lumières
 Du ciel rouvert,

Si fort qu'ils crèvent leur culotte
 Et que leur chemise tremblote
 Au vent d'hiver.

Albert SAMAIN (1858-1900)

(Recueil : le Chariot d'or)

Intérieur

Mon enfance captive a vécu dans des pierres,
Dans la ville où sans fin, vomissant le charbon,
L'usine en feu dévore un peuple moribond.
Et pour voir des jardins je fermais les paupières ...

J'ai grandi ; j'ai rêvé d'orient, de lumières,
De rivages de fleurs où l'air tiède sent bon,
De cités aux noms d'or, et, seigneur vagabond,
De pavés florentins où traîner des rapières.

Puis je pris en dégoût le carton du décor
Et maintenant, j'entends en moi l'âme du Nord
Qui chante, et chaque jour j'aime d'un cœur plus fort

Ton air de sainte femme, ô ma terre de Flandre,
Ton peuple grave et droit, ennemi de l'esclandre,
Ta douceur de misère où le cœur se sent prendre,

Tes marais, tes prés verts où rouissent les lins,
Tes bateaux, ton ciel gris où tournent les moulins,
Et cette veuve en noir avec ses orphelins ...

Edmond ROSTAND (1868-1918)

Cyrano de Bergerac (acte IV, extrait)

Tirade sur le nez

(Cyrano répliquant au vicomte, qui s'est moqué de son trop long nez)

Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme !
On pouvait dire... Oh ! Dieu !... Bien des choses en somme.
En variant le ton, -par exemple, tenez :

Agressif : "Moi, monsieur, si j'avais un tel nez
Il faudrait sur-le-champ que je l'amputasse !"

Amical : "Mais il doit tremper dans votre tasse :
Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap !"

Descriptif : "C'est un roc!... C'est un pic!... C'est un cap!...
Que dis-je, c'est un cap?... C'est une péninsule!"

Curieux : "De quoi sert cette oblongue capsule ?
D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux ?"

Gracieux : "Aimez-vous à ce point les oiseaux
Que paternellement vous vous préoccupez
De tendre ce perchoir à leurs petites pattes?"

Truculent : "Ca, monsieur, lorsque vous pétenez,
La vapeur du tabac vous sort-elle du nez
Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ?"

Prévenant : "Gardez-vous, votre tête entraînée
Par ce poids, de tomber en avant sur le sol !"

Tendre : "Faites-lui faire un petit parasol
De peur que sa couleur au soleil ne se fane !"

Pédant : "L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane
Appelle Hippocampéléphantocamélos
Dût avoir sous le front tant de chair sur tant d'os !"

Cavalier : "Quoi, l'ami, ce croc est à la mode?
Pour pendre son chapeau, c'est vraiment très commode !"

Emphatique : "Aucun vent ne peut, nez magistral,
T'enrhumer tout entier, excepté le mistral !"

Dramatique : "C'est la mer Rouge quand il saigne !"

Admiratif : "Pour un parfumeur, qu'elle enseigne !"

Lyrique : "Est-ce une conque, êtes-vous un triton ?"

Naïf : "Ce monument, quand le visite-t-on ?"

Respectueux : "Souffrez, monsieur, qu'on vous salue,
C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue !"

Campagnard : "Hé, arde ! C'est-y un nez ? Nanain !
c'est quequ'navet géant ou ben quequ'melon nain !"

Militaire : "Pointez contre cavalerie !"

Pratique : "Voulez-vous le mettre en loterie ?
Assurément, monsieur, ce sera le gros lot !"

Enfin parodiant Pyrame en un sanglot:
"Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître
A détruit l'harmonie ! Il en rougit, le traître !"

- Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit
Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit :
Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres,
Vous n'en eûtes jamais un atome, et de lettre
Vous n'avez que les trois qui forment le mot : sot !
Eussiez vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut
Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries,
Me servir toutes ces folles plaisanteries,
Que vous n'en eussiez pas articulé le quart
De la moitié du commencement d'une, car
Je me les sers moi-même, avec assez de verve,
Mais je ne permet pas qu'un autre me les serve.

L'Aiglon (extrait – final dans la crypte des Capucins à Vienne)

Dors dans cet endroit pauvre où les archiducs blonds
Sont vêtus d'un airain que le Temps vert-de-grise.
On dirait qu'un départ dont l'instant s'éternise
Encombre les couloirs de bagages oblongs.

Des touristes anglais traînent là leurs talons,
Puis ils vont voir, plus loin, ton cœur, dans une église.
Dors, tu fus ce Jeune homme et ce Fils, quoi qu'on dise.
Dors, tu fus ce martyr; du moins, nous le voulons.

... Un capucin pressé d'expédier son monde
Frappe avec une clef sur ton cercueil qui gronde,
Dit un nom, une date -- et passe, en abrégant...

Dors! mais rêve en dormant que l'on t'a fait revivre,
Et que, laissant ton corps dans son cercueil de cuivre,
J'ai pu voler ton cœur dans son urne d'argent.

Pierre LOUÏS (1870-1925)

Chanson de Bilitis

(extrait)

Le premier me donna un collier, un collier de perles qui
vaut une ville, avec les palais et les temples, et les trésors
et les esclaves.

Le second fit pour moi des vers. Il disait que mes cheveux
sont noirs comme ceux de la nuit sur la mer et mes yeux
bleus comme ceux du matin.

Le troisième était si beau que sa mère ne l'embrassait pas
sans rougir. Il mit ses mains sur mes genoux, et ses lèvres
sur mon pied nu.

Toi, tu ne m'as rien dit. Tu ne m'as rien donné, car tu es
pauvre. Et tu n'es pas beau, mais c'est toi que j'aime.

Paul VALÉRY (1871-1945)

La Jeune Parque

(extrait)

Qui pleure là, sinon le vent simple, à cette heure
Seule, avec diamants extrêmes ?... Mais qui pleure,
Si proche de moi-même au moment de pleurer ?

...

Que si ma tendre odeur grise ta tête creuse,
Ô mort, respire enfin cette esclave de roi :
Appelle-moi, délire !... Et désespère-moi,
De moi-même si lasse, image condamnée !
écoute... N'attends plus... La renaissance année
À tout mon sang prédit de secrets mouvements :
Le gel cède à regret ses derniers diamants...
Demain, sur un soupir des Bontés constellées,
Le printemps vient briser les fontaines scellées :
L'étonnant printemps rit, viole... On ne sait d'où
Venu ? Mais la candeur ruisselle à mots si doux
Qu'une tendresse prend la terre à ses entrailles...
Les arbres regonflés et recouverts d'écailles
Chargés de tant de bras et de trop d'horizons,
Meuvent sur le soleil leurs tonnantes toisons,
Montent dans l'air amer avec toutes leurs ailes
De feuilles par milliers qu'ils se sentent nouvelles...
N'entends-tu pas frémir ces noms aériens,
Ô Sourde !... Et dans l'espace accablé de liens,
Vibrant de bois vivace infléchi par la cime,
Pour et contre les dieux ramer l'arbre unanime,
La flottante forêt de qui les rudes troncs
Portent pieusement à leurs fantasques fronts,
Aux déchirants départs des archipels superbes,
Un fleuve tendre, ô mort, et caché sous les herbes ?

Le Cimetière marin

(extrait)

Ce toit tranquille, où marchent des colombes,
Entre les pins palpite, entre les tombes ;
Midi le juste y compose de feux
La mer, la mer, toujours recommencée
Ô récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux !

...

Ici venu, l'avenir est paresse.
L'insecte net gratte la sécheresse ;
Tout est brûlé, défait, reçu dans l'air

À je ne sais quelle sévère essence...
 La vie est vaste, étant ivre d'absence,
 Et l'amertume est douce, et l'esprit clair.

Les morts cachés sont bien dans cette terre
 Qui les réchauffe et sèche leur mystère.
 Midi là-haut, Midi sans mouvement
 En soi se pense et convient à soi-même...
 Tête complète et parfait diadème,
 Je suis en toi le secret changement.

Tu n'as que moi pour contenir tes craintes !
 Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes
 Sont le défaut de ton grand diamant...
 Mais dans leur nuit toute lourde de marbres,
 Un peuple vague aux racines des arbres
 A pris déjà ton parti lentement.

Ils ont fondu dans une absence épaisse,
 L'argile rouge a bu la blanche espèce,
 Le don de vivre a passé dans les fleurs !
 Où sont des morts les phrases familières,
 L'art personnel, les âmes singulières ?
 La larve file où se formaient les pleurs.

...

Non, non !... Debout ! Dans l'ère successive !
 Brisez, mon corps, cette forme pensive !
 Buvez, mon sein, la naissance du vent !
 Une fraîcheur, de la mer exhalée,
 Me rend mon âme... Ô puissance salée !
 Courons à l'onde en rejaillir vivant.

Oui ! Grande mer de délires douée,
 Peau de panthère et chlamyde trouée,
 De mille et mille idoles du soleil,
 Hyde absolue, ivre de ta chair bleue,
 Qui te remords l'étincelante queue
 Dans un tumulte au silence pareil,

Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !
 L'air immense ouvre et referme mon livre,
 La vague en poudre ose jaillir des rocs !
 Envolez-vous, pages tout éblouies !
 Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies
 Ce toit tranquille où picoraient des focs !

Charles PÉGUY (1873-1914)

Adieu à la Meuse

Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,
 Qui demeures aux prés, où tu coules tout bas.
 Meuse, adieu: j'ai déjà commencé ma partance
 En des pays nouveaux où tu ne coules pas.

Voici que je m'en vais en des pays nouveaux:
 Je ferai la bataille et passerai les fleuves;
 Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,
 Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves.

Et pendant ce temps-là, Meuse ignorante et douce,
 Tu couleras toujours, passante accoutumée,
 Dans la vallée heureuse où l'herbe vive pousse,
 Ô Meuse inépuisable et que j'avais aimée.

Tu couleras toujours dans l'heureuse vallée;
 Où tu coulais hier, tu couleras demain.
 Tu ne sauras jamais la bergère en allée,
 Qui s'amusait, enfant, à creuser de sa main
 Des canaux dans la terre,- à jamais écroulés.

La bergère s'en va, délaissant les moutons,
 Et la fileuse va, délaissant les fuseaux.
 Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux,
 Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons.

Meuse qui ne sais rien de la souffrance humaine,
 Ô Meuse inaltérable et douce à toute enfance,
 Ô toi qui ne sais pas l'émoi de la partance,
 Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais,
 Ô toi qui ne sais rien de nos mensonges faux,

Ô Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais,
 Quand reviendrai-je ici filer encor la laine?
 Quand verrai-je tes flots qui passent par chez nous?
 Quand nous reverrons-nous? et nous reverrons-nous?

Meuse que j'aime encore, ô ma Meuse que j'aime...

Guillaume APOLLINAIRE (1880 - 1918)

Le pont Mirabeau

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienne
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

La Chanson du Mal-Aimé (extrait)

Juin ton soleil ardente lyre
Brûle mes doigts endoloris
Triste et mélodieux délire
J'erre à travers mon beau Paris
Sans avoir le cœur d'y mourir

Les dimanches s'y éternisent
Et les orgues de Barbarie
Y sanglotent dans les cours grises
Les fleurs aux balcons de Paris

Penchent comme la tour de Pise

Soirs de Paris ivres du gin
 Flambant de l'électricité
 Les tramways feux verts sur l'échine
 Musiquent au long des portées
 De rails leur folie de machines

Les cafés gonflés de fumée
 Crient tout l'amour de leurs tziganes
 De tous leurs siphons enrhumés
 De leurz garçons vêtus d'un pagne
 Vers toi toi que j'ai tant aimée

Moi qui sais des lais pour les reines
 Les plaintes de mes années
 Des hymnes d'esclave aux murènes
 La romance du mal aimé
 Et des chansons pour les sirènes

Chef de section

Ma bouche aura des ardeurs de géhenne
 Ma bouche te sera un enfer de douceur et de séduction
 Les anges de ma bouche trôneront dans ton cœur
 Les soldats de ma bouche te prendront d'assaut
 Les prêtres de ma bouche encenseront ta beauté
 Ton âme s'agitiera comme une région pendant un tremblement de terre
 Tes yeux seront alors chargés de tout l'amour qui s'est amassé dans les regards de
 l'humanité depuis qu'elle existe
 Ma bouche sera une armée contre toi une armée pleine de disparates
 Variée comme un enchanteur qui sait varier ses métamorphoses
 L'orchestre et les chœurs de ma bouche te diront mon amour
 Elle te le murmure de loin
 Tandis que les yeux fixés sur la montre j'attends la minute prescrite pour l'assaut

Ceux que vous ne trouverez pas dans ces pages

BOILEAU (1636-1711) et VOLTAIRE (1694-1778) : deux grands classiques, qui ont aussi versifié, de façon parfaite mais un peu froide.

Charles-René-Marie LECONTE DE LISLE (1819-1894)
L'emphase de Lamartine sans son génie.

Émile VERHAEREN (1855-1916)
Conventionnel, prolix et plat.

Louis ARAGON (1897-1982)
Vous avez aimé Staline ? Vous adorerez Aragon ! ...
(ses œuvres ne sont pas libérées des droits d'auteur)

Les poètes de langue occitane, troubadours du moyen-âge et Frédéric MISTRAL, sortent du cadre.